

Sandrine Alexandre, *Philosophie du tir à l'arc. Essai sur la conception stoïcienne de la valeur*, Lyon, ENS Éditions, col. « La croisée des chemins », 2022, 290 p., 29 €.

Dans le prolongement de son premier livre (*Évaluation et contre-pouvoir. Portée éthique et politique du jugement de valeur dans le stoïcisme romain*,

*Revue philosophique*, n° 1/2023, p. 93 à p. 137

Jérôme Millon, 2014), Sandrine Alexandre propose une relecture du stoïcisme comme une philosophie de la valeur, une philosophie pour laquelle la question de la valeur que nous accordons aux choses deviendrait structurante, et avec elle la « capacité humaine d'évaluation ». Façonnant notre rapport à nous-mêmes et au monde, elle constitue le lieu privilégié de la subjectivation. Mais la véritable innovation du stoïcisme consisterait surtout dans la relativisation même de la valeur de la valeur. C'est ce à quoi procède la théorie des indifférents qui fait dépendre la valeur d'un acte de l'intention et des circonstances, fondant une véritable éthique casuistique : les valeurs elles-mêmes sont toujours susceptibles de plusieurs usages, comme l'avait déjà souligné Thomas Bénatouil (*Faire usage : la pratique du stoïcisme*, Paris, Vrin, 2006). C'est donc ce « dispositif d'évaluation stoïcien » que l'auteure cherche à reconstruire.

Dans une première partie, très analytique, elle revient sur les fondements du « processus d'évaluation », autrement dit le jugement et l'impulsion. Elle revisite des topiques de la psychologie et de l'éthique stoïciennes dont la théorie de l'appropriation (*oikeiôsis*) commune à l'homme et à l'animal. Cette activité d'évaluation n'est pas le propre de l'homme. En revanche, chez ce dernier, sous l'effet du *logos*, elle se prolonge en capacité à identifier et choisir le bien mais aussi, en vertu d'un partage singulier de l'éthique stoïcienne, à sélectionner parmi les « indifférents » qui ne peuvent pas avoir de valeur en soi. Ils ne constituent pas des biens mais doivent être, selon les circonstances, préférés ou pas. Cette « axiologie » au fondement de la décision est examinée dans la deuxième partie de l'ouvrage. C'est donc bien une activité de valorisation tout à fait spécifique qui est l'apanage de l'homme. Le préférable est toujours lui-même l'objet d'une évaluation singulière, point que l'auteure aurait peut-être pu articuler à l'attention fondamentale que les stoïciens accordent à l'unicité des individus et la spécificité des situations.

Cette éthique qui, après avoir posé l'exceptionnalité du sage comme norme, « fait le portrait d'une humanité contre-nature » a souvent été accusée par ses adversaires d'être inhumaine, voire inefficace. C'est l'objet du premier moment de la troisième partie du livre, qui rappelle la teneur des critiques adressées à la conception stoïcienne du bonheur, en particulier par Cicéron prolongeant les critiques de la Nouvelle Académie.

L'auteure clôt son parcours par un dernier moment consacré aux inflexions qu'auraient introduites les stoïciens impériaux dans ce « dispositif d'évaluation ». Ce sont néanmoins surtout Épictète et Marc-Aurèle qui sont travaillés. Chez ces auteurs, la distinction entre préférables et non préférables du stoïcisme originel se trouverait secondarisée au profit de la partition entre ce qui dépend de nous et ce qui n'en dépend pas. De manière contemporaine, on assisterait à l'émergence d'une capacité d'évaluation plus unifiée que jamais, chez Épictète avec la *proairesis* (l'auteure ne dit cependant rien de ce pouvoir de choix qu'est la *voluntas* chez Sénèque) et chez Marc-Aurèle avec l'*hégemonikon*.

Même si on peut s'étonner que, sur des questions au centre des thèses de l'auteure, des études récentes d'histoire de la philosophie hellénistique et romaine ne soient pas mentionnées dans la bibliographie, ce livre suggère que le stoïcisme peut continuer de constituer un « motif de l'invention de soi » par-delà les récupérations néo-libérales qui en sont faites.

Marion BOURBON